

La Place d'appel
- Haverly -
BUCHENWALD 13

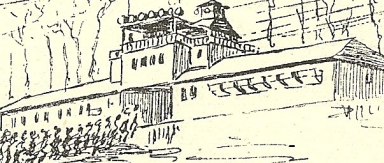
LEUR crime — notre crime, c'est malgré les Pétain et les Laval, malgré tous les Quisling et leur Gestapo, malgré les hauts fonctionnaires et les généraux chamarrés, malgré tous les officiers dorés de la « Kollaboration », malgré la défaite apparente, malgré la décadence d'une fraction importante de nos classes dirigeantes — c'est d'avoir cru à la destinée du Peuple Français. Notre crime, c'est d'avoir cru à l'impossible et d'avoir eu raison.

Ce crime, à vrai dire, n'est pas le fait de quelques héros. Tout un peuple l'a consommé, que le fouet de la défaite n'avait pas abattu, mais réveillé, qui s'est rappelé brusquement Bouvines et Valmy, et la Marne, et qui s'est cramponné à son véritable destin. Et même, lorsqu'il ne s'est rien rappelé du tout, le même souffle qui court à travers les âges dans le pays de Jacques Bonhomme, l'a soulevé à son tour, contre l'ennemi de toujours. Il a su s'organiser pour la défense de ce qu'il aime par-dessus tout : son sol et sa maison, et ce climat moral qu'un travail séculaire a créé, et qui est la douceur de vivre. Puis un jour, un mouchard a parlé. Les policiers Allemands ou Français sont venus. On l'a jeté dans une prison, et il y a trouvé des hommes pareils à lui. Ils pouvaient appartenir à des classes différentes, adversaires d'hier ils se sont spontanément découverts, devant le bourreau, une âme semblable. Ils étaient les parents lointains et soudain proches, d'une même famille.

Il a connu la torture. Il a découvert le visage, plus inhumain encore qu'il n'avait cru, de ses tortionnaires. Il leur a tenu tête sans emphase. Il a connu, Lui, l'Homme de la Liberté, les mains enchaînées, la cellule puante qui vous étouffe comme un tombeau.

Il a attendu la mort avec calme. Il a vu mourir ses camarades autour de lui ; et simplement, obscurément, dans l'ombre de son tombeau, il a contemplé la Mort en face.

Mais, ses ennemis, nos ennemis, ont trouvé mieux que la mort. Elle ne suffisait pas à leur sadisme, et ils ont inventé ce qui sera la tache de notre époque : abjection jamais égalée, ils ont créé et perfectionné les camps de concentration, où la souffrance était scienti-



fiquement dosée, et où la mort venait avec une lenteur savamment calculée, après des mois et des années de désespoir.

Buchenwald est l'un de ceux-là !

Qui retrace l'historique de Buchenwald, retrouve l'histoire même de l'Allemagne Nationale-Socialiste.

Buchenwald c'est l'envers du décor, c'est le témoin longtemps muet, des abjections d'un régime qui restera longtemps dans la mémoire des hommes, comme une tare honteuse de la Civilisation.

Ce sont d'abord des détenus allemands qui arrivèrent en été 1937. Ils venaient des camps de Sachsenbürg et de Lichtenbürg. Les politiques au triangle rouge, adversaires du régime, devaient obéir aux triangles verts (droits communs, criminels). Le camp n'existait pas, il fallut le construire, défricher une forêt épaisse, ouvrir une carrière, transporter, édifier à bras les baraquements, sous les coups perpétuels des gardes-chiourmes nazis et de leurs complices les verts. La nuit ils dormaient dans la boue, dans la neige. Chaque pierre du camp, chaque pavé, nous disaient les rares survivants, représente une vie humaine.

En mars 1938, le camp pouvait recevoir d'autres hôtes. Les premiers réfractaires au travail arrivèrent, puis en septembre 1938 (occupation de l'Autriche), les premiers étrangers autrichiens. L'occupation de Prague vit arriver les premiers Tchèques. En septembre 1939, 2.500 Juifs viennois, vieillards et enfants, furent jetés dans des tentes, où le froid, la faim, les coups, avaient vite raison d'eux. Le 16 octobre 1939, 2.800 Polonais les rejoignirent ou les remplacèrent. Nombre d'entre eux, obligés par les S.S. de traverser un marais, se piétinant les uns les autres, s'enlisèrent vivants. D'autres dénommés « Francs-tireurs » furent parqués à près de 150 dans une cage de trente mètres carrés avec, pour toute nourriture, 150 grammes de pain et un demi-litre d'eau par jour. Au bout d'un mois, il restait *un* survivant. Les S.S., pendant ce temps, perfectionnaient leur système primitif. C'est ainsi qu'ils imaginèrent de laisser le camp cinq jours sans nourriture, qu'ils jetèrent dans des baraques obscures les Juifs qui, atteints de dysenterie, y périrent assez rapidement : bilan 1.200 morts. La pendaison était courante : sur 1.100 Polonais arrivés en août 1940, il en restait, en décembre, 300. Et je ne fais que citer à titre d'exemple.

En été 1941, les S.S. essayèrent des gaz asphyxiants sur des détenus qui devaient partir en transport pour Donherstein.

En mars 1942, ils assassinèrent les détenus de quatre transports (près de 400 hommes) qui devaient aller au camp de Bernbrug, baptisé avec humour « camp de guérison ».

En août 1941, 700 prisonniers de guerre Russes, furent assassinés, d'une balle dans la nuque, dans le manège. Peu de mois après, les assassins osaient monter l'affaire de Katyn.

Le Block des cobayes (cobayes humains, s'entend) fut créé en décembre 1941 (Block 46).

En 1943, arrivèrent les premiers convois de FRANCE, qui venaient de Compiègne. Compiègne, c'était l'antichambre, la salle d'attente où le Résistant, le Patriote, attendait huit jours, un mois, parfois davantage, qu'on l'envoyât en Allemagne. Il avait connu Fresnes, Loos ou Fort Barrault, ou Montluc, et, moulu, roué de coups, parfois estropié, on l'avait expédié à Compiègne. Mais Compiègne c'était encore la FRANCE malgré tout, avec son grouillement d'hommes, ses corvées comme à la caserne, sa bibliothèque et ses concerts, son semblant de vie. A Compiègne, l'Allemand nazi, ne découvrait pas encore son visage — pas tout à fait !

Puis, un jour sombre d'hiver, on l'a appelé sur la place, avec des centaines d'autres. Là, l'ennemi allemand et son janissaire français : le flic P. P. F., lui ont dit : « Tu vas aller en Allemagne, tu seras travailleur libre, tu seras heureux ». Mensonges d'Allemand qui l'ont fait rire. Il a contourné la ville avec mille autres détenus rangés par cinq, encadrés, au milieu d'une population aux visages tristes, et qu'on sentait solidaire. A la gare, un train passait, plein de jeunes gens qui chantaient : « Ça sent si bon la FRANCE... » Ils rentraient d'Allemagne et ne croyaient qu'à leur joie. Ils ont soudain vu les déportés, agglutinés sur le ballast, entourés de S.S. armés. Alors ils se sont tus.

Dans le wagon à bestiaux, qui l'emportait vers l'Allemagne (Hommes 40 - chevaux en long 8), ils étaient une centaine, entassés. Pour quatre jours de voyage, il avait un morceau de saucisson, ersatz, et un morceau de pain. Toute sa vie, il se rappellera ce voyage. Il ne devait pas seulement traverser une frontière, aller en pays étranger, ennemi, il changeait surtout de climat moral, pénétrait dans un autre monde, dantesque, où la vie, la mort, la morale, tous les ressorts de sa vie intime n'avaient plus de sens. Pourtant quelque chose le soutenait, le soutiendrait : l'Espoir !...

On avait, dès Compiègne, préparé l'évasion. Malgré la fouille sévère, on avait réussi à passer une scie, un vilebrequin, et dans bien des wagons, on trouvait des égoïnes, des tenailles, cachées là par des employés de gare patriotes. On se disait : Dans trois heures, dans deux heures, je serai libre ! Libre... Le train roulait. On était debout, tassés les uns contre les autres, et bien qu'on fût en décembre, et qu'il neigeât dehors, on ne souffrait pas du froid. On avait réussi à faire une place à X..., un jeune Nantais qui, patiemment, perçait au vilebrequin la cloison de bois, trous inachevés pour qu'on ne pût les apercevoir de l'extérieur, car à chaque station, les Fridolins vérifiaient les cloisons. On se disait : Dès la nuit tombante, entre Reims et Châlons, on sautera. On discutait à voix basse ; il y avait des spécialistes, ceux qui avaient déjà vécu de pareilles aventures : il ne faut pas sauter, mais se laisser rouler — disaient-ils — un coup de jarret quand même au dernier moment pour s'écarter, car, avec la vitesse, on peut être happé. On respirait mal dans ce wagon rigoureusement clos, et la tinette, au milieu, ballottée à chaque cahos, commençait à répandre son contenu ignoble. Et on avait soif, soif !... Pas faim. Ce sacré saucisson salé, trop salé... L'avaient-ils fait exprès ? — sans doute : ces gens-là calculent tout.

Reims dépassé, on se prépara au grand départ. Les impatients se chamaillaient avec les pusillanimes, deux ou trois vieux qui craignaient les représailles. Les S.S. avaient prévenu : pour une évasion, 10 otages fusillés. — « On s'en moque », disaient les jeunes, y a qu'à tous foutre le camp... — D'un coup sec, X... fit sauter les quelques planches qui tenaient à peine. L'air glacé entra avec un peu de lumière bleuâtre ; la nuit tombait doucement, un peu de brouillard s'accrochait aux buissons : tant mieux, c'est ce qu'il nous faut. De temps à autre, du wagon de tête et de queue, occupés par l'ennemi, les miradors éclairaient le fossé, fouillaient hâtivement les buissons, les sous-bois. Le train roulait assez vite. On scrutait dans les fossés, des creux remplis d'ombre, où, tapis, les mitrailleuses ne pourraient nous atteindre. On attendait que le train ralentît. Les plus jeunes s'impatientaient. « Saute, saute donc ! » X... attendait. « Saute, qu'on puisse en faire autant ensuite. » « On n'aura plus le temps ! » Et une voix gouailleuse : « A quoi ça te servait de faire un si beau trou, si tu as peur !... »

Il sauta très correctement ; le train roulait à soixante. On l'entrevit une seconde, les bras étendus comme s'il voulait embrasser le ciel ; il rebondit du sol contre le marchepied avec un bruit sourd qui résonna dans tous les cœurs et, les bras en croix, s'écrasa contre un poteau de ciment. Il s'affala sur place, chaud et sanglant, dans le froid glacial qui le pénétra lentement.

Aucun coup de feu ! On ne pensa pas longtemps à la mort ; mais seulement à ceci : les S.S. n'avaient rien vu ! Alors ce fut une frénésie. Se bousculant, s'injuriant même, chacun voulait être dans les premiers. Les jeunes, l'un derrière l'autre, sautèrent dans la nuit glacée. On les entrevoyait boutant sur les remblais, s'écrasant sur le ballast, happés par des tas d'obstacles qu'on n'avait pas prévus : poteaux, leviers d'aiguillage, tas de pierres, sur quoi ils culbutaient et se figeaient dans une immobilité monstrueuse. L'un d'eux sauta par-dessus un garde-fou, on le vit décrire une parabole très lente dans le ciel gelé et s'écraser sur la glace d'une mare.

Combien étaient partis de chaque wagon : quinze, vingt ?... Brusquement, la fusillade crépita ; tous freins bloqués, le train entier frémit. On aperçut dans un champ que fouillaient les miradors des ombres fuyantes toutes petites, si humbles dans la grande nuit, si irréelles, qu'on s'attendait à les voir s'évanouir comme des images de rêves. Elles disparaissaient en effet, bien réelles, couchées dans la neige par une balle, et les S.S. courant, hurlant, écumant, se ruaient à la curée. Des blessés poussaient des cris d'enfants. Les S.S. les achevaient d'une balle à bout portant, ou mieux, à coups de crosse. Des faces grimaçantes d'Allemands apparurent à l'ouverture du wagon. Des cris, des menaces faites l'écume à la bouche !... L'un d'eux déchargea son revolver au hasard ; quelqu'un fut touché.

Le train repartit. Il n'avait pas fait deux kilomètres, que la même scène se renouvela, plus féroce encore. Cette fois on ferma l'ouverture avec des fils de fer barbelés, et les Fridolins enfouis sous leurs peaux de mouton, à plat ventre sur les toits, ou accrochés à chaque wagon, surveillaient directement chaque issue. De temps à autre, le train stoppait dans un ferraillement et les balles sifflaient. Quelques gémissements, et deux ou trois corps de plus gisaient inertes, dans un fossé glacé...

A la frontière, on nous fit descendre. Il était peut-être une heure du matin. La neige tombait sur une petite gare mal éclairée. On reçut l'ordre de quitter chaussures, chaussettes et pantalons, puis à coups de nerfs de bœuf, on nous fit évacuer le wagon. Sur le quai, pieds nus dans la neige, il fallut courir entre une double haie de S.S. qui frappaient avec des gestes de bûcherons. De nouveau, poussés à coups de crosse, entassés dans des wagons hermétiquement clos, l'inférieur voyage continua. Mais cette fois, nous étions 125, 130 et même 150 par wagon. Là seulement, ce voyage prit le caractère hallucinant qui hantera perpétuellement la mémoire de ceux qui sont allés dans les bagnes nazis.

Un enchevêtrement de corps demi-nu, tristement secoués sur le sol imprégné d'urine ; malgré le froid du dehors, une chaleur étouffante. Quelques-uns déjà s'affalent, loques humaines que d'autres loques piétinent. D'autres réussissent à s'accroupir, presque à se coucher, mais qui se couche, risque plus directement l'asphyxie. Dans un coin, un prêtre psalmodie. Il a des yeux hagards et d'étranges mouvements crispés des bras. De temps en temps, il passe une langue sèche sur des lèvres exsangues.

Il y a des luttes silencieuses pour une place contre la cloison où l'on peut s'appuyer. Des hommes qui sont des frères s'empoignent avec des gestes hallucinants. Quelqu'un hurle : « A l'assassin ! » Les heures passent et la fièvre augmente. On crie : « De l'eau, de l'eau... » Vers le soir, le prêtre, accroupi, hurle en grimaçant, de ses doigts crispés pince des bras, des cuisses, puis il mord à pleines dents, avec des grognements de chien. Dans la vie normale, il est un homme calme et bon. On a réussi à déclouer une planche au fond du wagon, sur la petite fenêtre. A l'arrêt, l'homme hurle encore : « A l'assassin, on me tue !... » Un S.S. qui passe sur le quai l'assomme d'un coup de poing. Il faut se cramponner, réagir, contre la frénésie collective. Il y a plusieurs genres de folies. Celle de V... est douce. Affalé sur le parquet,

il ne sent plus, il ne sait plus où il est. Il se voit dans un coin de champ devant la maison, près du puits où l'eau est claire et fraîche, si claire et si fraîche qu'il la boit à grandes gorgées goulues. Il ne sent plus les corps qui l'écrasent et le piétinent. Il a des gestes lents, quotidiens de dormeur, et il meurt doucement, chez lui...

La folie de N... est bruyante, furieuse Il veut mordre, étrangler, tuer. On l'empoigne, on parle de le tuer sur place. Deux mains crispées lui serrent la gorge, le lâchent. Il s'apaise puis recommence. Quand donc cela finira-t-il ? R..., le chanteur, ronronne une romance mièvre avec un sourire extasié. Quelques-uns toutefois restent lucides. Un peu d'air pénètre par la fenêtre du fond ; une équipe y porte à tour de rôle ceux qui s'affaissent. On tâte dans l'ombre : encore un qui s'évanouit. On le traîne à la fenêtre, on le soutient, l'air vif le ranime. Au tour d'un autre !

Et on ne sait même pas où l'on va. Est-ce qu'on sait dans les pays civilisés ce que c'est que Buchenwald ou Auschwitz ? Un camp de concentration, cela ne dit rien ou pas grand'chose à l'imagination. Pas encore !...

A Weimar, arrê ! On attend une heure, deux heures. Il est minuit. On repart. Le train, le long d'une pente interminable, lentement ahanne. Vaguement on aperçoit la forêt, hêtres et sapins emmaillottés de neige, et, par moments, le ciel améthyste, profond, profond, glacé. On attend ; les mourants, eux-mêmes, les yeux dilatés, attendent. Buchenwald, c'est pour les demi-morts que nous sommes, l'arrê, le havre, la fin du cauchemar, l'air enfin, et la possibilité de boire, de boire.....

Le train s'arrête, les portières roulent sur les gonds rouillés, et l'air glacé nous enveloppe. Nous le buvons à pleins poumons. A nous qui sommes aux trois quarts asphyxiés, il apparaît comme une brise printanière, fraîche, vivifiante. Pourtant, il est trois heures du matin et le thermomètre marque 15° au-dessous de zéro (nous l'avons su depuis). Nous respirons, nous nous dilatons, nous revivons. Pas longtemps ! Une nuée de S.S. et de chiens nous entoure, nous enveloppe. Les chiens grognent, aboient. Sous les lumières des miradors, leurs yeux étincellent et ils mordent en pleine chair. Ce sont, au milieu de ces arbres noirs, dans cette neige livide, oui, ce sont des loups ! Leurs maîtres sont pires. Ils gesticulent, courent, sautent, hurlent, frappent. Les ordres gutturaux volent comme des balles. L'un d'entre eux, littéralement, bave, se dandine sur ses pattes arrières courtes et massives, et tout à coup frappe. frappe sur les têtes, les épaules, les jambes nues, avec des rauquements d'hystérique, qui sont sans doute le rire de cette bête féroce. Sur le ballast, la neige a déjà été foulée, et les pierres pointues nous entrent dans la chair. La horde des chiens et des brutes à face humaine nous force à courir. Du sang macule la neige de taches qui semblent noires. On atteint une route, goudronnée sans doute. La neige durcie crisse doucement sous les pas. A droite et à gauche on distingue vaguement des baraquements. Dans la nuit immobile, celui qui verrait cette horde hurlante et noire, sur la route livide, s'enfuirait d'épouvante ; à moins d'être S.S. ! Là seulement nous avons compris l'hitlérisme, ou plus exactement le fascisme. Même pas un retour à la vie primitive, car la brute primitive a tout de même en germe, des sentiments humains. L'homme du fascisme n'a même pas la simplicité du primitif. Ce qui fait qu'il lui est inférieur, c'est qu'il est, lui, imperfectible ; et de plus, il rassemble en lui tous les vices de la société avec une pseudo-philosophie pour les justifier.

Un camion était arrêté sur le bord de la route, et un tas de cadavres gisaient, jetés là, yeux agrandis et figés, bouches grandes ouvertes, dans des postures grotesques, entassés et enchevêtrés, demi-nus, exhibant des plaies béantes, des déchirures noires. Nous cherchions à reconnaître nos copains, mais la mort défigure et les cris, les coups de crosse ou de nerfs de bœuf ne nous en laissaient pas le temps.

Enfin, nous arrivâmes au camp. A la grande porte, nous passâmes sous une voûte où les S.S. nous comptèrent, c'est-à-dire nous frappèrent et tout de suite nous débouchâmes sur la place d'appel. Contournant les baraquements des détenus, nous arrivâmes aux douches. Ce sont encore des hommes qui rentrent aux douches et à l'habillement. Des hommes mourants, nus, assoiffés, mais des hommes. D'invraisemblables caricatures numérotées en sortent, affublées d'habits rapiécés de clochards, chaussées de mauvais sabots. Et qui dira la variété infinie des chapeaux, depuis le chapeau cloche de femme à la casquette russe, en passant par la gamme invraisemblable de couvre-chefs les plus déteints, les plus usés, les plus déchirés, les plus informes. Rasés des pieds à la tête, nous sommes méconnaissables.

Sans douceur, une brute nous a fait plonger dans une immense baignoire. On y passe, pour désinfection, à cinq cents, à mille, successivement, dans le même liquide noirâtre. Hygiène allemande ! Les douches, par contre, sont bien installées ; parbleu ! elles ont servi aussi de chambre à gaz !

On nous a tout pris, même nos alliances et pour certains, leurs dents aurifiées.

Au moins va-t-on enfin trouver le repos tant attendu ! le block ! mot magique qui évoque le lit, le repos...

La triste colonne descend en trébuchant vers le petit camp, où la neige piétinée a pris des teintes boueuses. Une invraisemblable humanité grouille déjà sur les chemins chaotiques, vaguement empierrés de dalles énormes, informes, apportées de la carrière, taillées, posées par les détenus eux-mêmes. On s'engouffre dans un block sombre (45 mètres sur 8 mètres) où l'on va s'entasser, dormir, manger, vivre à huit cents, à douze cents, plus tard à deux mille. Cela sent la sueur, l'urine, la crasse, la misère. Des Stubendienst polonais nous parquent dans les box, à coups de gueule, à coups de pieds, à coups de poings. Sont-ce vraiment des détenus ? On contemple avec stupeur, avec une horreur soudaine, ces brutes. Pourtant la Pologne, l'amie de la France ?... Il nous faudra longtemps pour comprendre que le fascisme a su surtout recruter ses aides, même chez ceux qui devraient être ses ennemis mortels et que ceux-là ne représentent pas la vraie Pologne, ceux-là qui, pour sauver leur vie, ont adopté les méthodes de leurs oppresseurs. Pour ceux que nous connaissons, et qui, dans tous les camps, étaient semblables, nous étions des « comme ci, comme ça » (voleurs, filous dans leur esprit), des fainéants...

Bien nourris, bien habillés, parce qu'ils ont la possibilité de détrousser les arrivants, ils parodent, se moquent. Quiconque tente de leur résister, risque la pendaison. Le nazisme a su faire ainsi, de la lie des peuples : Polonais, Ukrainiens surtout, et même parmi son propre peuple, des janissaires zélés et dociles. Les patriotes polonais sont morts par millions, et on comprend trop comment certains de ceux qui restent dans les camps ont sauvé leur peau.

La vie dans un block de quarantaine est un enfer. Le chef de block allemand hurle, frappe. Les Stubendienst lui forment une cour zélée. Les Français sont les plus mal vus. Les Tchèques leur reprochent Munich, les Polonais et les Allemands, de n'avoir pas su résister en 40. Seuls, les soldats rouges, disciplinés, fraternisent sans réticences. Nous ne parlons pas, bien entendu, du ramassis de voyous que l'armée allemande avait drainé ; ni de ceux qui, volontaires pour le travail en Allemagne, s'étaient fait ramasser pour des forfaits qui n'avaient aucun rapport avec la Résistance. Chaque nation n'a-t-elle pas ses brebis galeuses, et parmi les Français, n'y avait-il pas, à côté des politiques, tout un lot de gredins, d'escrocs, de voleurs ou même de collaborateurs usés dont la Gestapo, toujours bonne fille, se débarrassait en les jetant parmi nous ?...

Affaiblis par de longs mois de cellule, anéantis par le voyage, les survivants, dès le 1^{er} juin, furent la proie des maladies. La nuit, parqués par dix ou onze dans les clapiers

humains, vous assistiez, impuissants, à l'agonie de votre voisin. Au réveil, vous aviez contre vous un cadavre : diphtérie. Des plaies purulentes se déclaraient. L'œdème enflait les jambes. Pour être dispensé de travail, il fallait prouver 40° de fièvre, et encore !... Dans la journée, les Stubendienst nous chassaient à grands coups de seaux d'eau. On se tassait les uns contre les autres, pour tenter d'échapper à la morsure du froid. Ou bien, aux cabinets, on trouvait une espèce d'abri, mais d'autres Polonais, forts de leur jeunesse bien nourrie, nous chassaient à coups de pieds, à coups de poings ou au jet d'eau.

Dès les premières nuits, on nous fit travailler hors du camp au déchargement des wagons.

Des centaines d'hommes, agglutinés à un câble, halaient en cadence sous le commandement d'un Vorarbeiter allemand devenu fou après dix ans d'internement, et qui frappait, frappait sans arrêt avec des gestes de sonneur, jusqu'à ce que mort s'ensuive, parfois. Il lui arrivait de s'interrompre pour nous offrir une cigarette. Le jour, c'était la carrière. On allait par cinq, bras dessus, bras dessous, pour passer sous le porche où les S.S., pour s'amuser, vous cinglaient au passage. Aux heures de dégel, sous le soleil pâle, la lugubre colonne s'em-bourbait. Les sabots enfonçaient dans la boue collante, et ce n'était pas de trop que l'effort de deux hommes parfois pour arracher un camarade à cette boue. On revenait chacun avec une pierre sur l'épaule sous les coups des S.S., des Kapos, des Vorarbeiter. C'était alors l'appel des hommes au garde-à-vous et le sommeil, lui-même, vous brisait.

On aspirait à quitter ce camp de quarantaine pour le grand camp qui, vu au passage, vous semblait plus acceptable, avec ses routes vaguement entretenues convergeant vers la place d'appel, avec ses blocks qui ressemblaient assez à des auberges tyroliennes, rustiques. On avait entrevu, par les croisées, les dortoirs avec leurs trois étages de paillasses, les réfectoires où les tables luisantes et nettes s'ornaient souvent de plantes ou de fleurs. On s'intéressait tellement au grand camp qu'on le connaissait déjà un peu. On avait déjà vu le Kino, qui servait à la fois de salle de spectacles, de cinéma et de salle de torture, la maison publique où une vingtaine de femmes de toutes nationalités dispensaient à quelques Kapos allemands verts (triangles verts : droits communs) les trésors de charmes généralement peu enviés par les mal nourris du petit camp et même du grand.

Il y avait aussi des noms de kommandos qu'on murmurait avec effroi ; c'étaient des noms pourtant très doux : Dora, Laura, Anna, mais ceux qui y partirent au début y moururent très vite. Battus sans cesse, sous-alimentés, avec douze heures de travail par jour, les plus robustes résistaient deux mois, trois mois.

Au grand camp, où ce qu'il restait des Français échoua enfin, on déchantait. Le chef de block, toujours Allemand, aigri, rendu fou par dix ou douze ans de bagne, rendait souvent la vie intenable. Hommage soit rendu toutefois à certains d'entre eux, tel le chef du Block 26, un doux colosse qui arborait sur une poitrine velue découverte par tous les temps l'emblème communiste largement tatoué et qui faisait loucher les S.S., car il aimait particulièrement se dépoitrailler devant eux : c'était sa façon à lui de protester, silencieuse et pourtant directe.

Matin et soir, dans la bise presque toujours glaciale, on montait par dix à l'appel. Les malades et même les morts devaient y aller, soutenus par les demi-vivants que nous étions, ou portés sur des bancs. La musique du camp exécutait des airs gais tandis que la fumée du crématoire, rabattue par le vent, passait sur la place où trente, quarante et même cinquante mille hommes, groupés par blocks, s'alignaient sous les feux de huit projecteurs. La neige pouvait couvrir les épaules, les camarades pouvaient tomber, évanouis ou morts, les S.S. passaient, bien couverts, comptaient, frappaient, insultaient et ne nous lâchaient que lorsque les

milliers d'hommes étaient comptés à une unité près. Alors, après l'appel du matin, on se dispersait pour se rassembler de nouveau lorsque la voix hurlait au micro : « Arbeitskommando : Antreten ! »

On se groupait par kommando et on partait au travail, à l'usine, à la carrière, à la terrasse, au pas cadencé, scandé par la musique. Ce n'était pas une des inventions les moins curieuses de Buchenwald, cette musique. Une cinquantaine de musiciens qui ressemblaient à l'orchestre d'un cirque, pantalons garance, vestes bleues à parements jaunes, et qui, dans cette atmosphère empoisonnée par les coups et la mort, jouaient une musique sautillante qui, en tout autre lieu, eût été gaie, mais qui, ici, paraissait diabolique.

Le repos n'existait pas. Le block, c'était la cohue continuelle, avec ses corvées, ses distributions, ses inspections, sa fameuse revue de poux et les hurlements continuels des chefs de blocks et des Stubendienst. Il ne restait, dans ces journées harassantes, que fort peu de place pour le rêve, la discussion ou la pensée. Pourtant, les organisations de Résistance se reconstituaient dans les pires conditions. Déjà les communistes et démocrates allemands tenaient dans le camp les principaux leviers de commande. Trois chefs du camp, anciens députés au Reichstag, réussissaient à tromper, sur leurs véritables sentiments, les S.S. et même les détenus. Pour se faire accepter des S.S., ils continuèrent au début la politique brutale, féroce, de leurs prédécesseurs, les verts, droits communs, criminels. Puis peu à peu, par étapes prudentes, ils réussirent à atténuer ce régime terrible, interdirent même les coups à l'intérieur du camp, remplacèrent des chefs de block par d'autres plus humains, cherchèrent et réalisèrent une collaboration clandestine avec les représentants de diverses organisations de Résistance française, tchèque, polonaise, russe, etc... C'est ainsi que, peu à peu, des Stubendienst français, appuyés par des patriotes venus de tous les horizons politiques, purent remplacer les Polonais. Malgré des heurts et des incidents inévitables en de pareilles conditions de vie, le sort des détenus en général et des Français en particulier s'améliora. Ces mêmes hommes organisèrent la solidarité qui permit d'adoucir le sort des nouveaux arrivants et d'aider un peu ceux qui ne recevaient rien de chez eux. L'appel du matin fut supprimé et, dès mars 1944, quoiqu'encore effroyable, la vie du camp fut moins dure, grâce à des hommes d'opinions pourtant bien différentes, mais pour qui, devant l'ennemi S.S., l'union apparaissait comme une nécessité évidente.

Ils ont su aussi clandestinement organiser le sabotage à l'usine (usines d'armes Gustloff, usine d'instruments de précision de la Mi-Bau). Ils ont su encore cacher des armes dans le camp, installer un poste clandestin de radio, créer une organisation militaire clandestine, et sauver ainsi, aux dernières heures, des milliers de camarades qui eussent été, indubitablement, massacrés, conformément aux ordres d'Himmler, exigeant qu'aucun détenu politique vivant ne tombât aux mains des Alliés.

Tel était Buchenwald. Le reste, le dessin le dira mieux que des phrases, le dessin, témoignage plus direct, plus personnel et plus vrai que la photo elle-même. Car ce livre veut être à la fois un témoignage et un réquisitoire contre ceux que l'indulgence des uns, la faculté d'oubli des autres pourraient encourager à préparer de nouvelles hécatombes.

Dans cette forêt de Buchenwald, le fascisme s'est exprimé sans entraves, comme en mille autres lieux d'Allemagne ou de l'espace vital nazi. Buchenwald est aussi le pays des rêves de Goethe et de Schiller, et il vivra dans la mémoire des peuples comme un symbole.

Peu de temps avant sa mort, en effet, Goethe revint, en compagnie d'Eckermann, dans cette forêt proche de Weimar, où il était venu rêver avec Schiller, ou chasser avec le Grand Duc, et qu'il avait aimée. C'était à l'heure du couchant et, entre Erfurt et Weimar, à

leurs pieds, la plaine s'assombrissait lentement, tandis que le ciel, au-dessus des lointains mauves, s'empourprait. Le même chêne qu'autrefois, un chêne déjà majestueux, étendait sa basse branche horizontale, et une cabane de charbonniers, enfouie sous la hêtraie, était toujours là, figée, semblait-il, dans le temps. Tous deux contemplaient en silence le fouillis des branches que noyait la nuit, et Goethe revit ses rêves.

Là, il avait médité sur l'âme tourmentée du Docteur Faust. Là aussi, dans ce paysage romantique, il avait songé à l'idylle éternelle d'Hermann et Dorothee.

Rien n'avait changé, semblait-il. Lui seul peut-être... Même forêt bruissante, même ciel tourmenté. En rentrant à pied avec Eckermann, ils parlèrent de l'avenir de l'Humanité, ils philosophèrent sur la fragilité de la destinée humaine, et l'immuabilité des choses...

Ils se trompaient.

Là, où venait rêver Goethe, la forêt a été saccagée. Le chêne seul subsistait en 1944, dressant, au milieu du camp, son symbole, mais il servait à pendre, et la hutte de l'homme libre a été détruite par l'hitlérisme pour faire place aux miradors. Là où le plus grand poète d'Allemagne formulait des espoirs surhumains, ses compatriotes ont créé le camp du désespoir. Pourtant, le temps passera, la vérité de Buchenwald deviendra peut-être, un jour, lorsque ce peuple se sera assagi, s'il en est capable, une légende horrible qui s'ajoutera à tant d'autres. Peut-être qu'alors, sous les ombrages renouvelés de Buchenwald, que ne hantera plus le fantôme du Docteur Faust, les Hermann et les Dorothee renoueront des idylles en pensant à l'avenir plus radieux et plus humain que rêvait Goethe.